

À propos de deux capitales du kaghanat karakhanide

Valentina Goráčeva

Traducteur : Alié Akimova



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/621>

ISSN : 2075-5325

Éditeur

Éditions De Boccard

Édition imprimée

Date de publication : 1 juillet 2001

Pagination : 91-114

ISBN : 2-7449-0289-6

ISSN : 1270-9247

Référence électronique

Valentina Goráčeva, « À propos de deux capitales du kaghanat karakhanide », *Cahiers d'Asie centrale* [En ligne], 9 | 2001, mis en ligne le 13 janvier 2010, consulté le 19 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/asiacentrale/621>

À propos de deux capitales du kaghanat karakhanide

Valentina D. Goriatcheva

L'actuel territoire du Kirghizstan a été le centre historique des Turks anciens depuis le V^e siècle jusqu'à l'abolition de leur empire par les Khorzmchahs et les Mongols au début du XIII^e siècle. C'est là où se trouvaient les capitales permanentes (Ordukent, Taraz, Souyab, Naveka, Balasaghoun, Ouzgend), et les capitales d'été (Minbulak, Kemin) des Turks-Tugou, des Turgech, des Karlouks et des Karakhanides.

À la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle, l'académicien V. V. Bartol'd, en compilant les sources historiques concernant les peuples turciques du Semiretchie, a démontré que ces capitales se trouvaient dans les vallées du Tchou et du Talas (Ouzgend dans la vallée de Ferghana). Par la suite, leur localisation a été précisée davantage grâce aux fouilles archéologiques menées dans la région.

La localisation de ces capitales a été au centre des recherches que j'ai effectuées et dont les résultats ont pris place dans plusieurs publications et dans la thèse que j'ai consacrée à la culture urbaine du Kirghizstan à l'époque des Karakhanides. D'autres études – géographiques, épigraphiques et numismatiques –, confirment la localisation que j'ai déterminée, et apportent de nouvelles données concernant l'histoire des Karakhanides.

Ces éléments me permettent ainsi de proposer une synthèse des connaissances actuelles sur la partie ouest du kaghanat karakhanide, en particulier sur Balasaghoun (Kuz-Ordu) et Ouzgend.

I. Balasaghoun – Kuz-Ordu dans le Semiretchie

On appelle par ces noms la capitale du kaghanat karakhanide fondée en 940 par une nouvelle dynastie, issue du milieu karlouk, yagma et tchigil, et appelée dans les sources arabo-persanes "la Maison d'Afrasiab". À partir de

1130-31, Balasaghoun devient la capitale d'Eluy Dashi, fondateur de l'État des Khitans ou Liao occidentaux. Sans aborder l'histoire politique des Karakhanides, je m'arrêterai brièvement sur le problème de l'identification de Balasaghoun au site de Bourana, sur la stratification sociale de cette ville, ses monuments culturels, ses relations commerciales et monétaires et certaines autres activités de cette capitale.

“Ordu est une ville située non loin de Balasaghoun. C'est pourquoi Balasaghoun est aussi appelé Kuz-Ordu” a écrit Mahmoud Kachgari. Ce témoignage a aidé à résoudre le problème de la localisation de la capitale de la dynastie des Karakhanides et des Khitans.

Dans un de ses premiers ouvrages, V. V. Bartol'd a supposé, avec beaucoup de prudence d'ailleurs, que Balasaghoun pourrait se trouver sur le site de Bourana. Les petites dimensions de ce site l'ont cependant troublé, et il a opté pour le site d'Ak Bechim qui se trouve à 6 km au sud-ouest de la ville de Tokmak et à 6 km au nord-ouest de Bourana. V. V. Bartol'd identifie donc Ak Bechim à Balasaghoun, et croit que le site de Bourana n'est que sa banlieue¹. La génération suivante des historiens et des archéologues partageait cet avis jusqu'aux grandes fouilles du site de Bourana, menées à l'occasion de la restauration d'un minaret, appelé “la Tour de Bourana” et à la création, en 1976, d'un musée à ciel ouvert². Dans les années 1970-1980, on y a découvert les derniers vestiges d'une architecture monumentale et d'un art culturel, des fragments d'inscriptions en écritures arabo-persane, syriaque et nestorienne, et l'on a rassemblé du nouveau matériel stratigraphique et topographique concernant le site et ses environs. Compte tenu de ces découvertes, j'ai élaboré un schéma du développement de la ville qui, à ma connaissance, n'a pas encore été contesté.

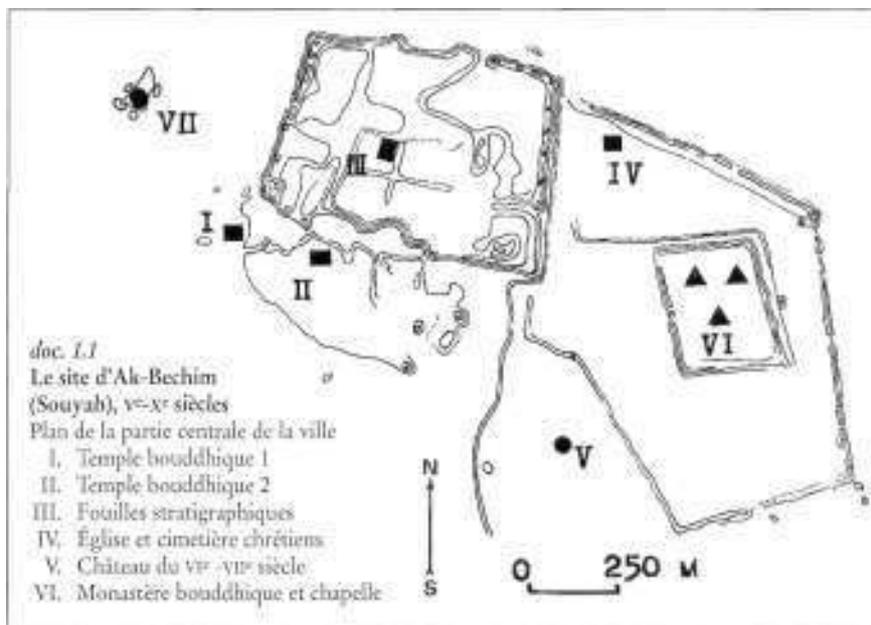
La première étape de l'existence de Balasaghoun est liée à la capitale des kaghans turks du Semiretchie – Ordu, ville appelée également Souyab. Vers le X^e siècle, la ville tombe en décadence et ses habitants se déplacent vers les montagnes en remontant la rivière Bourana, qui, en se jetant dans le Tchou, formait un profond ravin qui est actuellement à sec et traverse le site d'Ak Bechim. La ville nouvelle est fondée à 5-6 km en remontant la rivière, non loin du col de Chamsi (ou Zambî, d'après Mahmoud Kachgari). La distance entre les deux bourgs est si insignifiante que lorsqu'à la fin du XIX^e siècle, la région de Tokmak a été explorée et habitée par les Russes et les paysans d'ungans, ces vestiges ont été perçus comme ceux d'une seule grande ville. La topographie d'Ak Bechim correspondait à celle des villes médiévales du Mavarannahr, avec un *shahristân* et une citadelle, tandis que Bourana n'a ni citadelle ni *shahristân* densément peuplé. Bourana représente un cas à part parmi les sites de la vallée du Tchou.

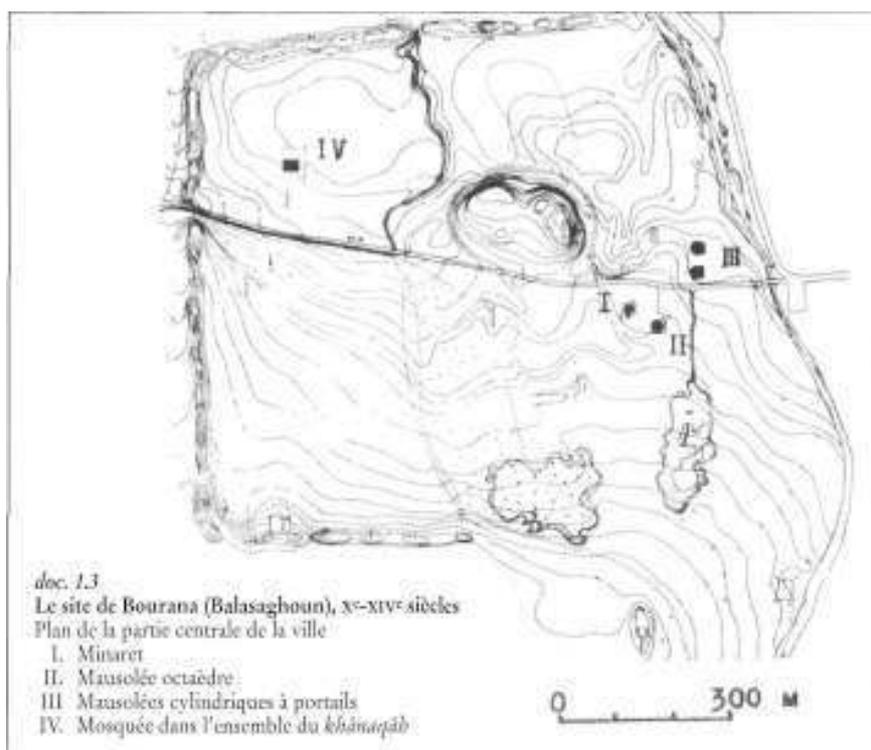
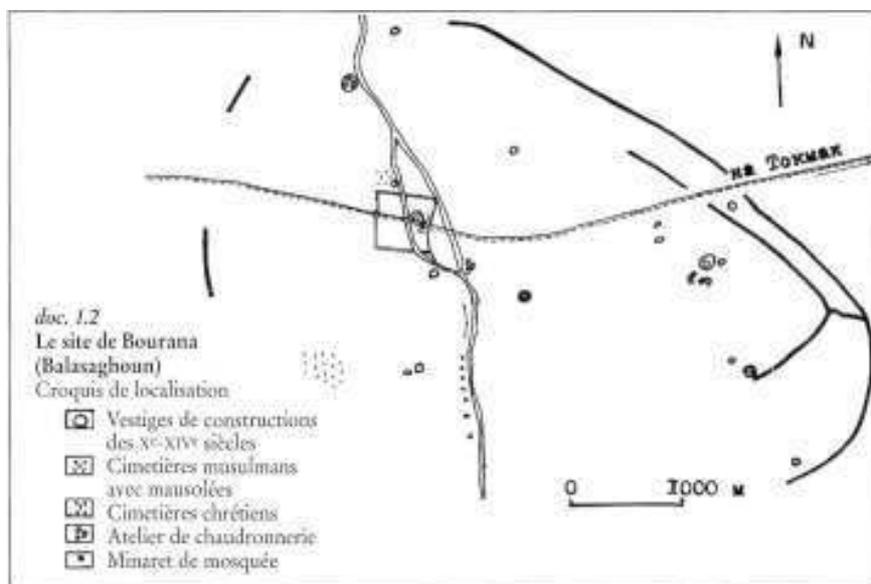
L. R. Kyzlasov avait nié le déplacement possible de l'ancienne ville depuis le site d'Ak Bechim vers Bourana, en s'appuyant sur l'insuffisance de ses dimensions et sur l'absence de céramique des XIII^e-XIV^e siècles³. Pourtant les recherches effectuées plus tard sur ces deux sites ont démenti son opinion. Plusieurs chercheurs confirment les grandes dimensions de Bourana

(V. P. Rovnâgin, V. D. Gorodeckij, M. E. Masson, P. N. Kožemâko) et les examens topographiques des dernières années en témoignent aussi. Le X^e siècle donc, ne représente pas la date finale de l'existence d'Ak Bechim : une des parties du bourg a fonctionné jusqu'au XII^e siècle⁴.

Les ruines de Bourana livrent du matériel des X^e-XIV^e siècles et elles appartiennent à la dernière période de l'existence de colonies, ou bourgs, dans la vallée du Tchou. Pour mieux dater le site et pour classer la céramique de Bourana, j'ai effectué en 1984-1986, une fouille stratigraphique à l'angle nord-est du palais. Nous avons commencé à creuser à 8 m sous la couche de référence (pour les couches supérieures, la stratigraphie est établie en fonction des fouilles effectuées sur le palais du XI^e-XII^e siècles) et nous avons atteint la couche de sable et de galet à 13,5 m. Nous avons trouvé au fond, dans une couche d'argile dense, des fragments de vaisselle à glaçure typique de Chach, Ilak et Samarcande (X^e siècle). À cette époque, il n'y avait pas encore de vaisselle à glaçure de production locale au Semiretchie. Les épitaphes que portent les *qayrak* (galets) de Bourana, dont on parlera plus tard, témoignent aussi de ce que la vie dans ce bourg a existé jusqu'au milieu du XIV^e siècle.

Ainsi, on peut conclure que les deux villes Ordu-Souyab et Balasaghoun-Kuz-Ordu, ont coexisté pendant deux siècles, mais l'une a décliné avec le temps, tandis que l'autre a continué de prospérer. Ce phénomène de déplacement du rôle de capitale régionale parmi les villes telles que Samarcande, Tachkent, Merv, Kech et beaucoup d'autres, est connu dans l'histoire de l'Asie centrale médiévale (doc. 1).





Ces données archéologiques et topographiques correspondent-elles aux informations des sources écrites ? Les auteurs médiévaux ne mentionnent la capitale de l'État karakhanide, nommée Balasaghoun, que depuis le X^e siècle. Avant cette époque, les sources arabes et persanes (Ibn Khurdâdbih et Qudâma) mentionnent « une ville du kaghan turgech » à 4 *farsakh* du grand village de Saryg⁵ sur la route menant de Taraz à Issyk Koul. Al-Muqaddasî parle aussi de cette ville-résidence des Turks dans la vallée du Tchou, et mentionne en même temps Ordu, qui signifiait aussi “la capitale du khan⁶”. Il est logique que le terme ordu – “capitale, centre” – ait été employé comme nom propre.

La ville de Souyab et son nom sont aussi sujets à discussion. V. F. Minorskij suppose que le nom de Souyab vient de “Chû-âb”, ce qui veut dire “la rivière, l'eau du Tchou”, “su” étant la version arabe du terme local “chû⁷”. Certaines sources considèrent cette ville comme la capitale des kaghans turks et des yabghus karlouks. L'information la plus ancienne sur une ville au bord de la rivière Tchou provient d'un pèlerin bouddhiste, Suan Tsan, qui a traversé la vallée du Tchou en 629 pour se rendre en Inde. D'après lui, la ville se trouve en amont de la rivière à 500 li au nord-ouest du lac Limpide (Issyk Koul). “Sû-i Shuy est un endroit de rassemblement de commerçants de tous les pays limitrophes” – écrit-il⁸.

Nous ne partageons pas l'opinion d'A. N. Bernštam, qui comparait Souyab aux sites de Novorossijsk⁹. Une étude topographique de la vallée du Tchou, entreprise par les archéologues kirghizes ces dernières années, afin d'élaborer une carte archéologique de la république, montre qu'à l'époque du Haut Moyen Âge, il n'existait pas, à l'est de l'actuel Tokmak, de colonies assez grandes pour être considérées comme des villes. Quant aux sites de Novorossisk, ils se trouvent dans la vallée étroite du Tchou-Kemin, à 25 km en amont du confluent avec le Tchou, à l'écart de la route du commerce international. Les fouilles effectuées par P. N. Kožemâko, dans les années 50, ont apporté du matériel provenant de couches culturelles peu épaisses, datant des XI^e-XII^e siècles. Il s'agit dans ce cas, soit de constructions militaires et défensives, soit d'une résidence d'été de l'un des souverains karakhanides¹⁰.

Il faut noter que les informations sur “la capitale du kaghan turk”, Souyab et Ordu, sont extrêmement contradictoires. Certains auteurs considèrent qu'on est en présence de villes différentes, tandis que d'autres sous-entendent qu'il s'agit d'une seule ville. L'emplacement de Souyab est aussi ambigu : certaines sources le placent sur la rive gauche du Tchou, d'autres – sur la rive droite (ou sur la rive nord). Il est probable que les différents auteurs entendaient tantôt Souyab, tantôt Ordu, en parlant de la “capitale du kaghan turk”.

Le colophon d'un manuscrit manichéen (VIII^e-IX^e siècles) intitulé “Le livre sacré des deux fondements”, mentionne Ordoukent comme l'une des villes du Semiretchie où habitait une communauté manichéenne¹¹. C'est l'in-

formation la plus ancienne concernant la capitale Ordu. Muqaddasî trouve Ordu trop “petite” pour une ville de la seconde moitié du X^e siècle, mais note en même temps qu’elle possède une enceinte, une citadelle et un fossé rempli d’eau. Il mentionne aussi Balasaghoun, en la disant grande et prospère¹². Mahmoud Kachgari qui « a arpenté chaque pouce des steppes et des localités des Turks », appelle Balasaghoun, “Kemi-ordu”, ce qui veut dire “petite capitale”, à la différence de la grande capitale dite Ordoukent-Kachgar. Il écrit dans son célèbre *Dîvân lughât at-turk* (Dictionnaire des dialectes turks) : « Ordu est une ville située non loin de Balasaghoun, et c’est pour quoi Balasaghoun est appelé Kuz-Ordu ». Il évoque aussi un autre nom de Balasaghoun : Kuz-Uluch¹³. Yûsuf al-Balâsâghûnî, contemporain de Mahmoud et auteur du premier poème en turk *Qutadghu bilig* (Le savoir donnant le bonheur) ne donne, hélas, aucune information concernant sa ville natale, mais lui donne le nom de Kuz-Ordu. Il faut croire que dans la deuxième moitié du XI^e siècle, Balasaghoun a été connu sous le nom de Kuz-Ordu.

À l’époque mongole, la capitale des Karakhanides et des Khitans du Semiretchie s’appelait Karalyg, Gor-Balyk (Kuz-Balyk), un nom qui correspond au terme turcique Kuz-Ordu. Dans les chroniques de l’Extrême-Orient datées des XII-XIV^e siècles, Balasaghoun est connu sous les noms de Hosun-Ordu, Gusy-eluudo, Husy va-erdo, ce qui est traduit comme “ville forte” ou “ville des Oguz¹⁴”. Plusieurs chercheurs ont expliqué ce fait de plusieurs façons. N. I. Umnâkov et H. Hasanov pensent que le nom le plus ancien de Balasaghoun est “Beklig” ou “Beklilig” et c’est sous ce nom qu’il est mentionné dans l’ouvrage *Hudûd al-‘âlam* (X^e siècle), ainsi que chez Gardîzî (XI^e siècle¹⁵).

Bartol’d pense que la ville a reçu son nom d’après le matériel utilisé pour sa construction (“baliq” signifie “argile” en vieux turk¹⁶) ; S. P. Tolstov voit dans “balsagun” une forme mongole du mot turk “baligh”, qui signifie “ville¹⁷”. N. Mahmudov explique le toponyme Balasaghoun, comme une forme abrégée de deux mots, “baliq” où le “q” final est omis, et “sag-kun”, qui signifie “ce qui se trouve du côté droit”. Il pense que ces mots sont d’origine pré-turcique et le nom de la ville peut être traduit dans ce cas comme “ville du bek” ou “ville du khan¹⁸”. K. M. Bajpakov croit que c’est un oïkonyme composé qui peut-être traduit comme “une ville de Sagun-Ségun”, où “sengun” est le titre héréditaire du souverain de Beklig (une grande localité dans le pays des Turgech) et des hauts dignitaires des Khitans¹⁹.

Il est évident que Kuz-Ordu (Balasaghoun) et Ordu (la capitale des kaghans turks) étaient deux villes différentes, mais elles se trouvaient si près l’une de l’autre, qu’à l’époque de Mahmoud Kachgari (les années 70 du XI^e siècle), on les considérait (ou nommait) comme une seule et même ville. Après le XI^e siècle, Ordu n’est plus mentionné dans les sources écrites, mais ce toponyme a été conservé dans la mémoire des peuples turcophones et en particulier, dans l’épopée de Manas²⁰.

Les ouvrages de V. V. Bartol'd contiennent un résumé détaillé des renseignements historiques concernant la capitale orientale des Karakhanides et des Khitans jusqu'au XVI^e siècle. On peut également trouver des informations complémentaires sur cette ville dans les ouvrages des orientalistes soviétiques et étrangers. Ces informations proviennent de nouvelles sources historiques médiévales, de sources épigraphiques et des monnaies.

La *Géographie* de Maḥmūd ibn Valī (1634-1641) mentionne que "Balasaghoun est une des villes de Turkistānzamīn, région connue également sous le nom de Mogholistan. Avant la conquête mongole, elle n'était peuplée que de musulmans. Plusieurs savants en sont originaires. Selon Mustavfi, Balasaghoun est un pays vaste et agréable, un pays des sixième et septième climats. Le climat y est très froid. Certains manuscrits disent que son enceinte faisait 2,5 (*gaz*) de large. Balasaghoun avait 40 mosquées du vendredi et 200 mosquées ordinaires, 20 *khānaqāh* et 10 medressa. Les habitants de Balasaghoun sont sunnites de rite hanéfite. Les sciences du *fikh* et des hadiths y sont plus développées que les autres domaines de la connaissance. Avant la conquête mongole, et avant que la présence mongole ne l'ait endommagée, cette ville était florissante et bien aménagée. Depuis cette époque et jusqu'à nos jours, elle est en ruine et abandonnée. Un voyageur de Kachgar nous a raconté au moment de la rédaction de ce livre sur Balkh qu'un jour, le souverain de Kachgar a envahi le Mogholistan pour juger et punir les Kalmouks. Deux mois plus tard, en suivant la direction est-nord, il a atteint un endroit où les toits des hautes constructions ressortaient des sables au niveau de 4 à 5 *zira*. C'étaient des minarets, des palais, des medressa et on les voyait à une distance de 4 *farsang*. Une bataille eut lieu alors. Nous avons pris beaucoup de prisonniers parmi ces infidèles et en rentrant, nous sommes venus à l'endroit où il y avait les vestiges de constructions et avons demandé aux prisonniers le nom de ce lieu. Ils nous ont répondu : nous savons seulement que jadis, la ville de Balasaghoun se trouvait ici. À l'époque de Gengis Khan, le sable l'a couverte, et parfois on y voit encore des pièces avec tous les ustensiles de ménage : des chaudrons, des bols en argile, des récipients et des vases, mais les tapis et d'autres affaires ont disparu. Dans certaines pièces, reposent des gens. Bref, elle fut une des meilleures villes de ce pays dans le passé, mais maintenant, même son nom est oublié²¹".

D'après cette source, on voit que Balasaghoun se trouvait en Kirghizie du nord (Mogholistan), à une distance de deux mois de route caravanière, à travers les cols du Tian Shan central, au nord-ouest de Kachgar. Cette description de la ville peut-être reprise pour décrire les vestiges de Bourana, qui fut située dans une large vallée, au pied de l'Ala-Too kirghiz et qu'on peut voir à une distance de plusieurs kilomètres par temps clair. Bien que les informations de Maḥmūd ibn Valī concernant le nombre de constructions et les caractéristiques de la ville soient exagérées, elles fournissent du matériel supplémentaire sur la topographie de la cité et de ses environs.

Les témoignages des sources écrites sont complétés par des données numismatiques. Les recherches archéologiques montrent qu'aucun site de la vallée du Tchou, ou en dehors de cette vallée (à l'exception de celui de Krasnoretchensk), n'a fourni autant de monnaies turgech qu'Ak Bechim. A l'heure actuelle, on ne connaît que quelques types de monnaies turgech, tukhuss, aslanides et karakhanides. Grâce aux travaux archéologiques sur ces sites, on a réuni quelques centaines de pièces. B. A. Livšic, savant iranisant, S. G. Klăštornyj, savant turcologue et les numismates V. N. Nastič, M. N. Fedorov, B. D. Kočnev, L. Baratova et A. M. Kamyšev, distinguent de nouveaux types et sous-types de monnaies, inconnus jusqu'alors, qui montrent sous un jour nouveau l'histoire de la circulation monétaire au Semiretchie²² et en particulier à Balasaghoun²³, où divers types de monnaies furent frappés. Les premières monnaies de Balasaghoun sont frappées d'après les types de monnaies chinoises ou turgech : un rond en bronze avec un bord, portant le tamga sur son averse, mais avec des inscriptions arabes coufiques à la place des caractères chinois (ou de la légende sogdienne). De telles monnaies ont été retrouvées pour la première fois sur les sites de Taltar (non loin d'Almaty) et de Krasnoretchie. Quelques monnaies semblables ont été découvertes à Bourana au cours des deux dernières décennies. Elles ont été étudiées et décrites par B. D. Kočnev, mais les résultats ne sont pas encore publiés. Comme l'ont remarqué V. V. Bartol'd, M. E. Masson et toute une pléiade d'archéologues et de numismates, les monnaies d'or, les dinars des XII^e et XIII^e siècles et les innombrables trésors, qu'on a trouvé à Bourana plus qu'ailleurs, démontrent le rôle important de cette ville, tant sur le plan économique que politique.

L'épigraphie locale confirme d'une façon incontestable que le site de Bourana est identique au Balasaghoun historique. Outre les inscriptions en syriaque et en turk sur les pierres tombales nestoriennees du XIII^e-XIV^e siècles, découvertes dès le XIX^e siècle par F. V. Poârkov, N. N. Pantusov et V. P. Rovnâgin, et décrites dans les travaux de l'Académie Impériale des Sciences et de la Commission des Orientalistes de la Société archéologique de Moscou, on a découvert dans la partie centrale du site, des galets (*qayrak*) portant des inscriptions en arabe et en turk. À l'heure actuelle, on connaît à peu près 30 inscriptions en caractères arabes, dont la moitié est datée d'une période postérieure. Tous les *qayrak* de Bourana sont traduits et étudiés par V. N. Nastič²⁴.

Les épitaphes des pierres tombales sont consacrées aux représentants du clergé – fakih, mufti, imam et prêcheurs. La continuité dans la succession des titres et des fonctions spirituelles est évidente. On y mentionne les qualités des défunts, leur piété et leurs mérites envers l'islam, ainsi que leurs pèlerinages dans les villes saintes de la Mecque et de Médine.

La première information indirecte sur ces monuments appartient à l'orientaliste V. V. Vel'âminov-Zernov, qui a publié des extraits du texte de Muḥammad Ḥaydar Dughlât, *Târikh-i Rashîdî* (œuvre de la première moi-

tié du XVI^e siècle). On y cite le texte complet de l'épithaphe d'un cheikh, originaire d'une ville située sur la rivière Tchou "dont on ignore le nom, mais que les Mongols appellent Mounara (tour, minaret)". Le texte et la traduction de l'épithaphe au nom de "l'Imâm Muḥammad Faqîh Balâsâghûnî" et la date de son décès – 711/1311-1312, sont complétés par le nom de celui qui a fait l'inscription – "le forgeron 'Umar al-Balâsâghûnî"²⁵". L'identité de Mounara et de Bourana est incontestable, il existe une unanimité sur ce point. De plus, dans la vallée de Tchou et au Kirghizstan, on ne trouve de *qayrak* que sur le site de Bourana. *Târikh-i Rashîdî* de Muḥammad Ḥaydar concernant la ville de Mounara parle donc sans aucun doute de la ville de Bourana.

Le *qayrak* n° 3 est le plus intéressant. Il a été trouvé en 1979 lors des fouilles d'une mosquée à une seule pièce de l'ensemble d'un *khânaqâh* (voir plus bas) et décrit par V. N. Nastič. Le *nisba* du cheikh défunt "al-Balâsâghûnî" et la ressemblance évidente entre l'inscription de ce *qayrak* et l'épithaphe décrite dans *Târikh-i Rashîdî* sont d'un intérêt particulier. Le texte de l'épithaphe est écrit sur un galet de 64 cm de longueur et de 13 à 25 cm de largeur. Le texte n'est pas encadré, il est rédigé en *suls* mi-italique par un calligraphe expérimenté, et il dit : "Ceci est le tombeau d'un cheikh, d'un imam excellent, représentant de la grandeur et de la piété humaines, fierté des commentateurs, couronne des enseignants, et qui s'appelle Muḥammad, fils du juriste 'Umar al-Balâsâghûnî. Qu'Allâh illumine sa couche! Amin".

Les textes du *qayrak* de Mounara, cités par Muḥammad Ḥaydar, et celui de Bourana, portent les mêmes noms de défunts, les mêmes *nisba* et titres, y compris celui de fakih – qualité qui est plus personnalisée que celle de "cheikh" ou "d'imam". Quant au nom d'Umar, il concorde aussi, bien que Muḥammad Ḥaydar le cite comme celui de l'auteur de l'inscription, tandis que sur le *qayrak*, c'est le nom du père du défunt qui figure. Il s'agit sans doute de deux inscriptions tombales différentes, concernant deux personnes différentes. Pourtant, la présence dans les deux épithaphes du *nisba* "al-Balâsâghûnî" est riche d'enseignements. Le troisième *qayrak*, avec le même *nisba*, se trouve sur la tombe d'un savant de Balasaghoun, Sa'îd ibn Mas'ûd al-Balâsâghûnî. Ce *qayrak* a été trouvé en 1986 au cours des fouilles d'une mosquée du *khânaqâh* (doc. 2).



doc. 2. *qayrak* au nom du savant Sa'îd ibn Mas'ûd al-Bâlâsâghûnî (mosquée-mausolée).

L'architecture monumentale de Bourana confirme aussi la localisation de Balasaghoun que nous avons proposée.

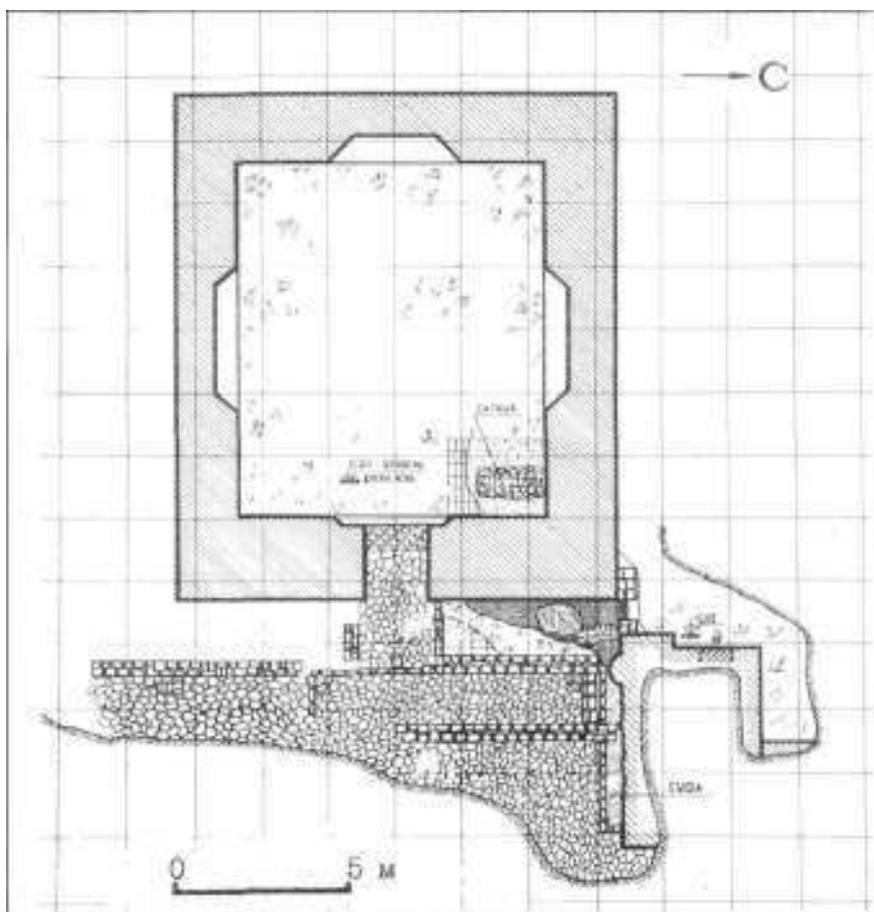
Le minaret de la mosquée (la Tour de Bourana), daté du XI^e siècle, est un des plus anciens minarets d'Asie centrale²⁶. Lors des fouilles, on a déterminé que ce minaret a été construit dans la seconde moitié du X^e siècle. On y a ajouté un revêtement et un nouveau parement au XI^e siècle. Près des fondations, à une profondeur de 5-6 m, il y avait une sculpture en pierre d'un Turk, enlevée d'un kourgane pour le rite de creusement des fondations du minaret (ou de la mosquée). Ainsi les Karakhanides ont symboliquement "mis fin" au paganisme pour devenir des musulmans fervents. On sait qu'en 960, Satuq Bughrâ-khân et son fils Mûsâ ont converti à l'islam toute la population de Balasaghoun et qu'ils ont tué quelques milliers de bêtes pendant la Fête du sacrifice ('îd al-qurbân²⁷).

En cherchant les vestiges de la mosquée, on a découvert près du minaret les bases inférieures de trois mausolées. Quelques dizaines de tombeaux musulmans formaient un gouristan (cimetière), autour de ces sépultures vénérées. Dans le cadre de cet essai de reconstitution de l'histoire urbaine de Balasaghoun, je me contenterai de les évoquer. Leurs caractéristiques architecturales et archéologiques sont bien reconstituées dans les travaux de G. A. Pugačenkova et S. A. Peregudova.

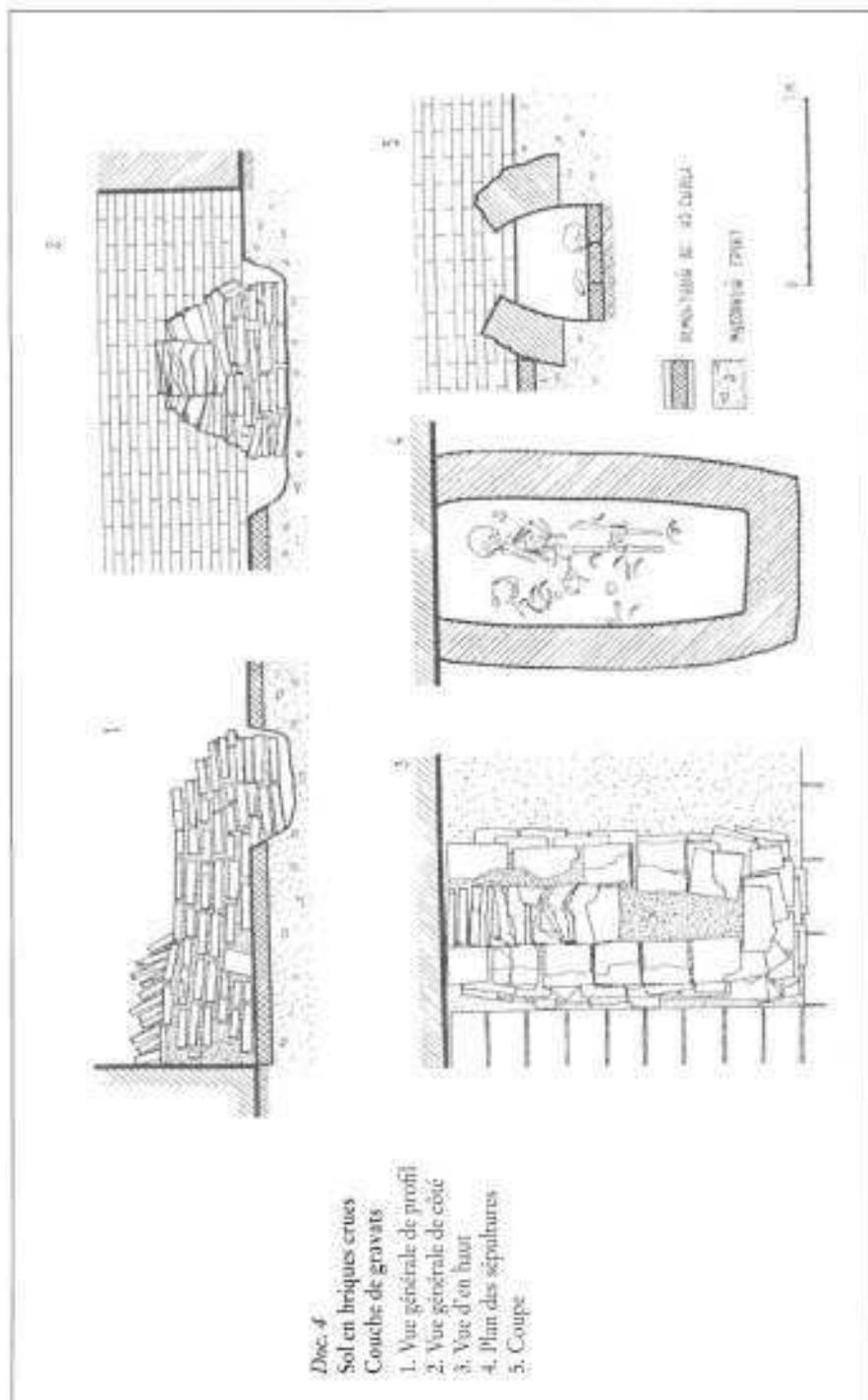
Le premier des mausolées trouvés à Bourana avait un fondement octaèdre (au diamètre de 10,95 x 11,20 m sur le périmètre extérieur); l'épaisseur des murs variait entre 1,55 m et 1,70 m. Il ne restait qu'une partie du soubassement avec quatre sépultures dans le sous-sol. Selon les coutumes musulmanes, les corps ont été enterrés dans des caisses en brique dont l'une s'est avérée être un cénotaphe. On a enterré dans ce mausolée encore 28 personnes à une époque postérieure. Les débris des constructions ont livré des morceaux de revêtement, de stuc, de terre cuite, ainsi que des briques sculptées. Les reconstructions qui ont été proposées donnent à ce mausolée une forme de tour de 15-18 m de hauteur, couronnée d'un haut conique.

Le deuxième et le troisième mausolées sont d'un autre type, avec un portail et des sépultures rondes aux coupes sphériques. Ces mausolées se trouvent côte à côte, les façades tournées vers la rivière. Il n'en reste que les bases avec plusieurs sépultures très anciennes, qui se trouvent sous la terre, sur le sol, entre des caisses de briques (cistes), dans les murs et dans les passages entre les portails. Les mausolées ont 10 m de large (la distance entre leurs murs intérieurs est de 10 m-10,2 m) et l'épaisseur des murs de la base atteint 1,80 m. Les piliers du portail font 12 m x 2,20 m, mais ils se sont conservés sur 1,10 m-1,20 m de hauteur. Ces angles sont flanqués de trois-quarts de colonnes, la façade est ornée de stuc sculpté, de briques ajourées et de terre cuite. Les mausolées de Bourana sont construits dans les traditions architecturales du Turkestan du nord, mais les coupes et les tours ont des homologues au Khorassan, au Mazandéran et en Azerbaïdjan.

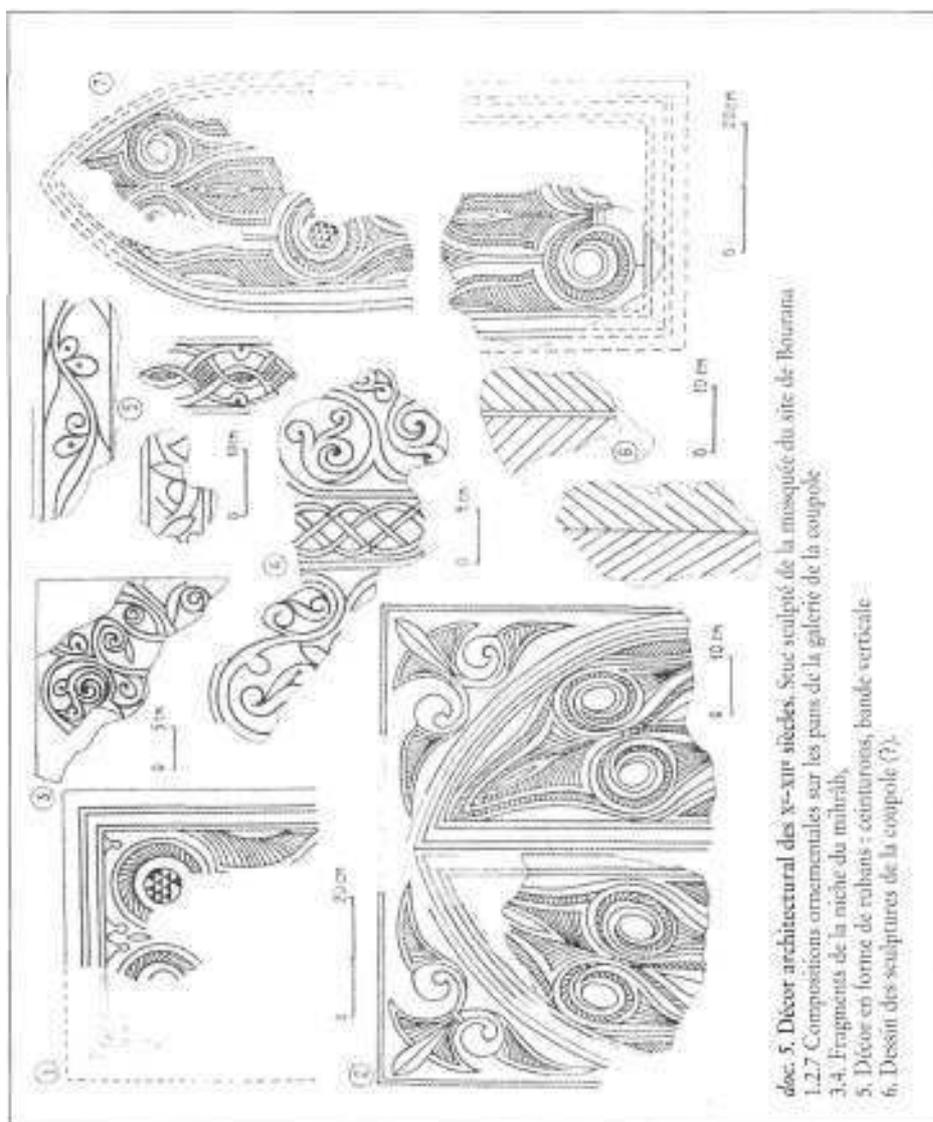
En 1984-1986, on a découvert dans la partie sud-est du site une mosquée à une seule pièce faisant partie de l'ensemble du *khânaqâh*. La présence de certains détails, caractéristiques des communautés soufies, me fait penser que cette mosquée contient aussi le tombeau d'un cheikh vénéré (doc. 3 et 4). Le bâtiment a subi plusieurs reconstructions identifiables par le revêtement du portail, le pavement de la cour devant la façade, etc. On y a aussi ajouté toutes sortes de constructions latérales et un portail pour le second bâtiment en brique qui donne sur la cour. Au début, le bâtiment faisait entre 16,5 et 13,2 m de long et était orienté selon un axe est-ouest. L'épaisseur des murs varie, de 2,60 m – pour le mur d'est; de 2,30 m – pour le mur d'ouest et d'1,90 m – pour les murs latéraux. Ces murs épais ont dû porter une coupole de grand volume dont les vestiges ont été trouvés pendant les fouilles. Tous



doc. 3. Plan de la mosquée-mausolée à pièce unique dans l'ensemble du *khânaqâh*.



les murs avaient des niches avec des *şuffa*. On a également trouvé des traces de niches sous les coupôles, des débris du décor intérieur – du stuc, des briques sculptées et de la terre cuite (doc. 5). Par analogie avec le décor des autres constructions centrasiatiques, la mosquée est datée du XI^e siècle. Au XIII^e siècle, probablement à cause d'un danger que courait la ville, l'entrée de cette mosquée, abritant la tombe d'un saint soufi, a été condamnée à l'aide de grosses pierres.



En Asie centrale, les constructions à une pièce avec coupole et portail servaient à la fois de mosquée, de mausolée et de *darvazhona* (entrée principale). Les tombeaux (probablement des chefs de l'ordre des derviches) sont devenus des lieux de pèlerinage et ont contribué à la formation de l'ensemble monastique. L'orientation du bâtiment selon les points cardinaux et non vers le *qibla*, ainsi que l'absence de *mihrâb*, font de cette mosquée un édifice funéraire (*zyâratkhâna*) auprès d'un tombeau vénéré. Les rites funéraires n'obligeaient pas les fidèles à être tournés vers la Mecque. Au contraire, ils devaient prier le visage tourné vers le défunt. Plus tard, avec l'apparition d'une sépulture de type *saghâna*, les fonctions du bâtiment ont changé.

Les mausolées, le minaret de la mosquée du vendredi et le *khânaqâh*, représentent un seul ensemble culturel situé dans la partie centrale de la ville reconstruite par les Karakhanides, lorsqu'ils se convertirent à l'islam. Les monuments de Bourana, comme ceux des autres capitales, Samarcande, Ouzgend et Boukhara, devaient glorifier la puissance de l'État karakanide à travers ses souverains et le clergé.

Les édifices de Bourana occupent une place toute particulière dans l'architecture médiévale du Tian Shan et du Semiretchie. Elles illustrent les rites funéraires locaux, mais aussi les procédés raffinés de construction et de décoration élaborés parmi les populations sédentaires d'Asie centrale. L'interaction d'idées et d'images artistiques et esthétiques se manifeste surtout dans le revêtement extérieur des bâtiments, où la maçonnerie décorative est enrichie de stuc sculpté et de terre cuite. Cela démontre une fois de plus que les traditions architecturales des centres culturels du Tian Shan et du Semiretchie médiévaux sont étroitement liées à celles du Proche-Orient et du Moyen-Orient, et que les Karakhanides ont apporté une contribution considérable à l'histoire centrasiatique.

II. Ouzgend sous les Karakhanides

L'actuel Ouzgend est une ville très ancienne. Ses habitants l'appellent Ozgon, ce qui veut dire "dépassant", et lient ce nom au fleuve impétueux du Kara Darya. Les auteurs médiévaux appellent la capitale du Ferghana des XI^e-XII^e siècles Ouzgend (Özkend, Ouzkend ou Ouzdjend, dans la transcription arabe). D'après Bartol'd, ce nom est d'origine turcique et il signifie "notre ville à nous"²⁸.

Il est vrai que dans le compendium de Mahmoud Kachgari, le mot *öz* signifie "propriété", et le mot *kent* "district". On peut donc supposer que lorsque les populations turciques s'établirent dans la vallée du Ferghana aux VII^e-VIII^e siècles, on désignait par ce nom toute l'oasis d'Ouzgend, et ce n'est que plus tard qu'il fut attribué à une ville nouvellement fondée. Dans les années 30 du X^e siècle, al-Işṭakhrî dit que « Ouzgend est le nom d'une ville, et qu'il n'y a pas d'autres villes dans cette région²⁹ ».

Les travaux sur le site d'Ouzgend et ses témoignages architecturaux ont donné naissance à une série d'études, dont j'ai essayé de présenter un aperçu général³⁰. Depuis, sont apparus de nouveaux faits concernant la topographie historique de la ville et les caractéristiques épigraphiques et artistiques de ses monuments.

La ville a été fondée sur une haute terrasse, au-dessus des rives submersibles du Kara Darya, non pas à l'époque kouchane, comme le croyait A. N. Bernštam³¹, mais au Haut Moyen Âge³². Elle a quatre parties séparées les unes des autres par de profonds ravins naturels. Ces parties sont désignées comme les *shahristân* 1-4. Le *shahristân* 3 représente la partie la plus ancienne où se trouvait la citadelle. Elle a été rasée et remplacée par un stade. Le *shahristân* 1 (Ouzgend 1 d'après Ū. A. Zadneprovskij) a été transformé au Moyen Âge en grand cimetière avec le tombeau de Burhân al-Dîn Qîlich, un soufi local issu de la dynastie des *šadr* boukhariotes. Ce cimetière est vénéré jusqu'à présent et c'est de là que provient le plus grand nombre de galets portant les épitaphes des soufis locaux. Ouzgend 2 abrite actuellement le jardin public, Ouzgend 4 est occupé par le cimetière musulman. À l'extrémité nord-est du cimetière, on trouve encore trois mausolées et un minaret. La mosquée et la medressa ont été rasées pour faire place aux constructions modernes de la ville. Les fouilles et les coupes, de même que la céramique qu'on trouva à l'endroit de ces constructions, ont permis d'élaborer le tableau général du développement de la ville et les dimensions de ses composantes (doc. 6), du VIII^e au XVI^e siècle. La ville a subi une longue crise sociale et économique, qui a duré jusqu'à la fin du XIX^e siècle, lorsque la vie a repris sur les ruines médiévales.

La ville fut le plus densément peuplée aux X^e-XI^e siècles, quand elle a atteint sa superficie maximale, 12 à 15 km².

La position d'Ouzgend, au centre de l'oasis, et sur l'ancienne route caravanière menant du Mavarannahr au Turkestan oriental, contribuait à son développement culturel et économique. Les sources écrites médiévales suivent assez bien son histoire au cours des différentes étapes de son existence. Ainsi, selon Ibn Khurdâdbih et Qudâma ibn Ja'far, au IX^e siècle, Ouzgend appartenait à un prince turcophone, le dihqân Chur-tigîn, dont les domaines s'étendaient loin à l'est et au nord. Les auteurs des X^e-XI^e siècles annoncent qu'Ouzgend se trouvait au Ferghana oriental à la frontière avec les populations turciques non islamisées, dans le district de Miyan-Roudan, et avec pour capitale Haylam (Hatlam selon *Hudûd al-'âlam* et Hayralam selon al-Muqaddasî). En ce qui concerne Ouzgend même, ibn Ḥavqal écrit : « Ouzgend fait les deux tiers d'Och... Il a une citadelle, un *shahristân* et un *rabâd* dans lequel se trouvent les bazars. Ouzgend est une ville commerciale à la frontière des domaines turks. Elle est entourée de vergers florissants et de canaux...³³ »

Al-Muqaddasî complète cette information : « Près de la porte d'Ouzgend, il y a un fleuve qu'il faut passer à gué, faute de pont. Le faubourg est entouré d'une enceinte. Le *shahristân* a une population dense, on y trouve

des bazars, une mosquée du vendredi et une citadelle. L'eau coule dans toutes les parties de la ville. Ouzgend a quatre portes, et je ne connais aucune autre ville dans la région possédant une citadelle³⁴ ».

L'auteur anonyme de l'ouvrage *Hudûd al-'âlam* écrit : « Ouzgend est une ville à la frontière du Ferghana et des Turks. Il y a deux fleuves à ses extrémités : l'un d'eux s'appelle Tabagar et il descend du Tibet, tandis que l'autre s'appelle Barskhân et prend sa source dans la région de Khalluh³⁵ ». Apparemment c'est le Kara Darya formé par les deux rivières : Tar et Karakouldji, qui est nommé Tabagar. Quant au Barskhân, que l'auteur appelle ailleurs le fleuve d'Ouzgend, c'est le fleuve Yasi, bien que l'affluent principal du Syr Darya soit plutôt le Naryn. Mais dans *Hudûd al-'âlam*, quand on mentionne le fleuve d'Ouzgend, il s'agit bien du Yasi, car le chemin direct d'Ouzgend à la ville de Barskhân, qui au X^e siècle appartenait aux Karlouks, passait par le col de Yasi³⁶.

Iṣṭakhrî répète les renseignements d'Ibn Ḥavqal, mais il les complète par des informations sur les vergers et sur l'eau courante.

Les sources écrites datant des XI^e-XIII^e siècles ne sont pas nombreuses. Elles ne mentionnent Ouzgend que comme résidence des premiers Karakhanides, capitale du Mawarannahr au début du XI^e siècle et capitale de la région du Ferghana, de la seconde moitié du XI^e siècle jusqu'à la mort du dernier karakhanide en 1212.

Yâqût écrit dans son célèbre *Dictionnaire (géographique) des pays* (XIII^e siècle), qu'Ouzgend fait partie de la région du Ferghana. «...On l'appelle aussi Ouzdjent. On m'a communiqué que le mot "kend", dans la langue des habitants de ce pays, signifie "village"... Ouzkend est une des dernières villes du Ferghana qui se trouve en état de guerre (avec les non musulmans). Cette ville possède une enceinte, kouhendiz et quelques portes. Le marché des Turks y est contigu. On y trouve des vergers et de l'eau courante...» Ensuite, l'auteur raconte que certaines personnes célèbres telles que 'Alî ibn Sulaymân ibn Dâvûd al-Khaṭîbî Abû al-Ḥasan al-Uzkandî³⁷, sont originaires d'Ouzgend.

Jamâl Qarshî mentionne aussi les constructions d'Ouzgend et ses célèbres personnalités. Il parle en particulier du tombeau – *mashhad*, de l'avant-dernier ilek, qu'on vénérât déjà dans la seconde moitié du XIII^e siècle, ainsi que des tombeaux des ṣadr de la lignée des Bourkhanides, de la mosquée du vendredi, dont les portes donnaient sur le marché³⁸.

On trouve certains renseignements concernant Ouzgend dans les *Mémoires* de Zâhir ad-Dîn Muḥammad Bâbur, qui la décrit comme une "bonne forteresse". L'une des miniatures du manuscrit du *Bâbur-nâma*, représente la bataille d'Ouzgend en 1494 et on y voit les différentes parties de la ville entourées d'enceintes avec des tours et des créneaux. Mais Ouzgend n'est plus mentionnée parmi les huit villes du Ferghana au XV^e et au début du XVI^e siècle³⁹.

L'étude archéologique et topographique d'Ouzgend et de ses environs que j'ai effectuée, confirme les informations provenant des sources. Les inscriptions locales découvertes depuis 20 ans, complètent son histoire d'une façon considérable⁴⁰.

Aussi, cet article n'aborde-t-il pas le problème des sources numismatiques concernant la généalogie et la chronologie des souverains d'Ouzgend, qui sont déjà brillamment présentées dans les ouvrages de E. A. Davidovič, B. D. Kočnev et d'autres numismates.

Aux X^e-XI^e siècles, les constructions urbaines se trouvaient dans leur majorité à l'intérieur de la citadelle, le *shahristân*, et dans le *rabâd*. La ville était entourée de propriétés avec des vergers et des potagers. Ils s'étendaient jusqu'au Yasi, fleuve qui constituait une limite naturelle au nord, formée au sud par le Kara Darya. Ainsi, la ville pouvait s'agrandir vers la rive droite du Yasi, où il y avait de l'espace pour construire une enceinte. À l'est et à l'ouest, il y avait déjà des remparts dont les vestiges se trouvent à 5 km à l'est et à 7,5 km à l'ouest du *shahristân* 3.

Le rempart dans son état actuel a 25,5 m de large et 5,5 m de haut. En coupe, il est constitué de 6 blocs en bauge, entre lesquels il y a des espaces remplis de terre. Le mur fait 6,6 m de haut et il s'élargit vers le bas.

La troisième étape de l'existence de la ville est liée à l'ascension des Karakhanides d'Ouzgend (milieu du XII^e siècle), qui correspond à la présence, dans cet État, en particulier à Ouzgend, des Khitans⁴¹. Cette étape dure jusqu'à la conquête mongole. D'après les données stratigraphiques, le centre de la ville se déplace vers le nord-ouest, et des cimetières remplacent l'ancien *shahristân*.

La particularité principale d'Ouzgend vient de son architecture : trois mausolées dynastiques qui sont connus comme le Mausolée moyen (1012-1013), le Mausolée du nord (1151-1152) et le Mausolée du sud (1186-1187). Ces dates ont été précisées grâce aux inscriptions monumentales, arabes et persanes, sur les portails. Des fouilles autour de ces monuments ont livré des fragments de terre cuite sculptée, ornés, y compris par des lettres. Les tombes des mausolées ont été également fouillées et ces derniers ont été restaurés dans les années 80, mais à cause du non respect des procédés anciens de maçonnerie, d'hydro-isolation et d'autres technologies, cette restauration n'est pas un succès. Les études archéologiques et architecturales, ainsi que les découvertes épigraphiques, ont apporté certaines corrections à l'histoire des Karakhanides d'Ouzgend. On suppose que le mausolée le plus ancien, le Mausolée moyen, ne peut pas être celui du premier représentant de la dynastie des Karakhanides, Naşr ibn 'Alî⁴². Comme l'a écrit V. V. Bartol'd, « le conquérant de Mavarannahr, Naşr ibn 'Alî (mort en 403 /1012-1013), est enterré à Ouzgend d'après les sources historiques, mais son tombeau n'est pas conservé⁴³ ». Le mausolée pourrait alors appartenir à l'un des membres de la dynastie, mort à la charnière des XI^e-XII^e siècles ou au début du XII^e siècle. D'après les données numismatiques, il s'agirait le plus vraisemblable-

ment de Ḥasan ibn ‘Alī. Son fils Ḥusayn aurait fait construire le Mausolée du nord – “Davlat Khân”, dont la construction a commencé « mercredi, le 4 rabî’ at-tâni 547 (le 9 juillet 1152) », le constructeur lui-même n’est mort qu’en 551/1156.

Hormis des citations du Coran et des sentences religieuses, l’inscription historique sur le portail du Mausolée du sud comporte trois dates, quelques titres, mais aucun nom. D’après V. Nastič, « l’inscription en partie conservée démontre que le mausolée a été construit sur l’ordre du souverain décédé la même année, vendredi, le 14 zû-1-ḥijja (le 26 février 1187) ». La troisième date informe qu’un an auparavant (en rabî’II 581/1185) un *sipahsalar* (commandant en chef de l’armée du kaghan) y a été enterré. La construction a été commencée du vivant du souverain et fut achevée après sa mort. À la différence du Mausolée du nord, on y trouve la date et le jour de la semaine du décès du défunt, ce qui est caractéristique de la majorité des constructions funéraires médiévales de l’Orient musulman.

Les épitaphes des *qayrak* que j’ai étudiées, ainsi que V. N. Nastič (traduction et commentaires) dans les cimetières médiévaux d’Ouzgend et dans les mausolées conservés (doc. 7), fournissent d’importantes informations sur la stratification sociale de la ville. Il est possible de cerner plusieurs familles du clergé, originaires de différentes régions du Khorassan (Nichapour), du Mavarannahr (Boukhara et Samarcande) et de la Mecque. Ainsi, quatre épitaphes d’Ouzgend permettent de reconstituer la généalogie de toute une



doc. 7. Vue d’un des cimetières du Moyen Âge parmi les constructions actuelles d’Ouzgend.

dynastie de *šadr* locaux, qui, selon les inscriptions, possédaient un grand pouvoir et jouissaient d'une énorme autorité dans le Ferghana pré-mongol. Le long *kunya* (Ouzgend 2) de l'un d'entre eux, complété par le *nisba* an-Nîsâbûrî, nous emmène au Khorassan de la seconde moitié du X^e siècle. Les derniers noms de ce *kunya* coïncident avec ceux des célèbres dirigeants de la secte khorassanienne de la Karramiyya, qui était active à Nichapour sous Maḥmûd Ghaznavî – Abû Ya'qûb Ishâq (m. en 993) et son fils Abû Bakr Muḥammad (m. après 1030). Ceci renforce l'hypothèse selon laquelle les cheikhs du Ferghana viennent de la Karramiyya.

Trois autres épitaphes (Ouzgend 8,9 et 10) sont dédiées aux représentants d'une autre dynastie de *šadr* : au fondateur de la branche des Bourkhanides dans le Ferghana, un cheikh soufi, Burhân ad-Dîn Qîlîch al-Uzjandî et deux de ses descendants⁴⁴.

On trouve également des épitaphes sur les tombes des femmes nobles qui portent des noms turks ou tadjiks, tels que Khâtûn-i Khâtûnân de la famille des Bourkhanides de l'époque mongole. On y trouve aussi des noms de professions : forgeron (*ḥaddâd*), charpentier (*najjâr*), commerçant (*fakhr at-tuj-jâr*). Pourtant, la plupart des épitaphes sont dédiées aux cheikhs, imâms, muftîs, aux gens de loi, aux récitants et commentateurs du Coran (*muftî*, *'âlim*, *faqîh*, *mu'azzin*) ; aux savants (*fâdil*, *nabîh*, *khwâja*).

Les monuments épigraphiques d'Ouzgend ne sont pas encore complètement étudiés. Comme sources locales, ils peuvent fournir de nouvelles pages dans l'histoire et la culture du Ferghana des Karakhanides et des époques postérieures.

V. D. Gorâčeva

Institut d'histoire, d'archéologie et d'ethnographie

Bichkek, Kirghizstan

NOTES

1. Bartol'd V. V., "Otčet o poezdke v Srednû Aziû s naučnoj cel'û. 1893-1894 gg. [Compte rendu du voyage en Asie centrale dans un but scientifique. 1893-1894]", dans : *Sočineniâ* [Œuvres complètes], T.4, M., 1966, pp. 55-57.
2. L'histoire détaillée des études de la question se trouve dans : Gorâčeva V. D., *Srednevekovye goroda i monumental'naâ arhitektura Kirgizii*, Aftoreferat kandidatskoj disertacii [Les villes médiévales et l'architecture monumentale du Kirghizstan. Résumé de thèse de candidat], Frunze, 1976; Gorâčeva V. D., *Srednevekovye gorodskie centry i arhitekturnye ansambli Kirgizii. Burana, Uzgen, Safed-Bulan* [Les centres urbains et les ensembles architecturaux médiévaux du Kirghizstan. Bourana, Ouzgend, Safed-Boulan], Frunze, 1983 ; Masson M. V., Gorâčeva V. D., *Burana : istoriâ izučeniâ gorodiša i ego arhitekturnyh pamâtnikov* [Burana : histoire de l'étude du site et de ses monuments], Frunze, 1987.
3. Kyzlasov L. R., "Arheologičeskie issledovaniâ na gorodiše Ak-Bešim v 1953-1954 gg. [Les fouilles archéologiques sur le site d'Ak-Bechim en 1953-1954]", *Trudy Kirgizs-*

- koj arheologo-ètnografičeskoj èkspedicii [Travaux de l'expédition archéologique et ethnographique kirghize], T.2, M., 1959, p. 236.
4. Kožemâko P. N., *Rannesrednevekove goroda i poseleniâ Čujskoj doliny* [Les villes et les colonies médiévales de la vallée du Tchou], Frunze, 1959, p. 178.
 5. Bernštam A. N. identifie Saryg avec le site de Krasnorečenskoe situé à 18 km à l'ouest d'Ak Bechim. Cf. : Bernštam A. N., "Čujškaâ dolina : Trudy Semirečenskoj arheologičeskoj èkspedicii [La vallée du Tchou : Travaux de l'expédition archéologique du Semiretchie]", *Materialy i issledovaniâ po arheologii SSSR* [Matériaux et recherches sur l'archéologie de l'URSS], n° 14, M.-L., 1950, pp. 30-47; passage sur Balasaghoun, *ibid.*, pp. 47-55.
 6. Volin S., "Svedeniâ arabskikh istočnikov IX-XVI vv. o doline r. Talas i smežnyh rajonah [Les renseignements des sources arabes des IX^e-XVI^e siècles sur la vallée de Talas et les régions limitrophes]", *Trudy Instituta istorii, arheologii i ètnografii AN KazSSR* [Travaux de l'Institut d'histoire, d'archéologie et d'ethnographie de l'Académie des sciences de la RSS du Kazakhstan], T.8, Alma-Ata, 1960, pp. 74-80.
 7. *Hudud al-'âlam. The Regions of the World. A Persian geography 372 A.H. – 982 A.D.*, Translation and explanations by V. Minorsky, London, 1937, p. 303, note 1.
 8. Zuev Ū. A., "Kitajskie izvestiâ o Suâbe [Les sources chinoises sur Souyab]", *Izvestiâ AN KazSSR, seriâ istorii, arheologii i ètnografii* [Bulletin de l'Académie des sciences de la RSS du Kazakhstan, série d'histoire, d'archéologie et d'ethnographie], 1960, Vyp. 3 (4), p. 88; Bartol'd V. V., "O hristianstve v Turkeстане [Sur le christianisme au Turkestan]", dans : *Sočineniâ* [Œuvres complètes], T.2, č.2, pp. 282, 288, etc.
 9. Bernštam A. N., "Čujškaâ-dolina...", *op. cit.*, pp. 21-22.
 10. Kožemâko P. N., *Rannesrednevekove goroda...*, *op. cit.*, pp. 163-166.
 11. Klâštornyj S. G., *Drevnetûrkskie runičeskie pamâtniki, kak istočnik po istorii Srednej Azii* [Les monuments runiques des peuples turcs anciens comme source sur l'histoire de l'Asie centrale], M., 1964, p. 131.
 12. Volin S., "Svedeniâ arabskikh istočnikov...", *op. cit.*, p. 80.
 13. *ibid.*
 14. Wittfogel K. A., "Feng Chia-sheng. History of Chinese Society : Liao (907-1125)", dans : *Transaction of the American Philosophical Society*, Philadelphia, 1949, v.36, p. 645; Malâvkin A. G., "Materialy po istorii ujugurov v IX-XII vv. [Les matériaux sur l'histoire des Ouïghours aux IX^e-XII^e siècles]", dans : *Istoriâ i kul'tura Vostoka Azii* [L'histoire et la culture de l'Asie orientale], T.2, Novosibirsk, 1974, p. 149, note 525.
 15. Ĥasanov H., *Mahmud Kašgarij* [Mahmoud Kachgari], Tachkent, 1963, p. 48; Umnâkov I. I., "Samaâ staraâ tureckaâ karta v mire (XI v.) [La carte turque la plus ancienne (XI^e siècle)]", *Trudy Samarkandskogo pedagogičeskogo instituta im. A. M. Gor'kogo* [Travaux de l'Institut pédagogique de Samarcande], T.1, Samarkand, 1940, p. 110.
 16. Bartol'd V. V., *Sočineniâ* [Œuvres complètes], T.5, M., 1968, p. 73. Ailleurs, Barthold avait suggéré que "Balasaghoun" viendrait de "bala" (enfant) et "sagun" (titre subalterne dans la hiérarchie princière).
 17. Tolstov S. P., "Goroda guzov [Les villes des Gouz]", *Sovetskaâ Ètnografija* [Ethnographie soviétique], 1947, n° 3, p. 72.
 18. Mahmudov K., "Balasagun [Balasaghoun]", *Obšestvennye nauki v Uzbekistane* [Les sciences sociales en Ouzbékistan], 1972, n° 2, p. 49.
 19. Bajpakov K. M., *O drevnih gorodah Suâb i Balasagun...*, p. 73, avec un renvoi au : Klâštornyj S. G., "Sogdijcy v Semireč'e [Les Sogdiens dans le Semiretchie]", *Sovetskaâ arheologiâ* [Archéologie soviétique], 1959, n° 1, pp. 9-10; Klâštornyj S. G., *Drevnetûrkskie runičeskie pamâtniki...*, *op. cit.*, p. 132.

20. K. Ajdarkulov, qui fait des recherches sur la poésie épique, nous a indiqué que dans *Manas*, on trouve les noms de deux anciennes villes : Ordo et Bulagasyn (le plus vraisemblablement Balasaghoun déformé), qui se trouvaient l'une de l'autre à une distance égale « à la portée de la voix humaine ». Dans la région du Tchou, il y a la ville de Tchoulou (“ču bojunda čulu bar”). En outre, Ordo et Tchoulou se trouvaient au nord-ouest de Bulagasyn. Comme les habitants de ces villes attendaient toujours l'ennemi du côté du Tchong-Kemin, c'étaient les guerriers des villes de Tchoulou et d'Ordo qui affrontaient tout d'abord l'ennemi, suivis de ceux de Bulagasyn. On trouve dans la poésie épique les termes “Ak bechim” et “Akounbechim” pour le nom du souverain d'Ordo et de Bulagasyn. Cf. : *Manas*. (version de S. Orozbekova), T.2, Frunze, 1983, pp. 36-38, 76, 101, 120, 128, etc.
21. Maḥmūd ibn Valī, *More tajn otositel'no doblestej blagorodnyh (geografiâ)*, vvedenie, perevod, ukazateli B. A. Ahmedova, Tachkent, 1977, p. 24.
22. Cf. : Nastič V. N., “Monetnye nahodki s gorodiša Krasnaâ Rečka (1978-1983 gg.) [Les trouvailles numismatiques du site de Krasnaâ Rečka]”, dans : *Krasnaâ Rečka i Burana : Materialy i issledovaniâ Kirgizskoj arheologičeskoj èkspedicii* [Krasnaâ Rečka et Bourana : Matériaux et recherches de l'expédition archéologique kirghize], Frunze, 1989, pp. 96-120; Baratova L. S., *Drevnetürkskie monety Srednej Azii (tipologîâ, ikonografiâ, istoričeskaâ interpretaciâ)* [Les monnaies turks anciennes de l'Asie centrale (typologie, iconographie, interprétation historique)], Tachkent, 1995; Kamyšev A. M., “O načale deneznogo obrašeniâ v Semireč'e”, dans : *Novoe o drevnem i srednevekovom Kyrgyzstane*, Bichkek, 1999, pp. 54-56; et d'autres.
23. Fedorov M. N., “Balasagun pri Karahanidah (po dannym numizmatike) [Balasaghoun sous les Karakhanides (d'après les données numismatiques)]”, *Izvestiâ AN Kirgizskoj SSR* [Bulletin de l'Académie des sciences de la RSS du Kirghizstan], 1975, n° 2, pp. 87-94; Kočnev B. D., “Monetnyj čekan Kuz-Ordu – Balasaguna (XI v.)”, *Krasnaâ Rečka i Burana : Materialy i issledovaniâ Kirgizskoj arheologičeskoj èkspedicii* [Krasnaâ Rečka et Bourana : Matériaux et recherches de l'expédition archéologique kirghize], Frunze, 1989, pp. 144-158. La plupart des monnaies n'est pas encore publiée.
24. Nastič V. N., “Arabskie i persidskie nadpisi na kajrakah s gorodiša Burana [Les inscriptions arabes et persanes dans les qayrak du site de Bourana]”, dans : *Kirgizija pri Karahanidah* [Le Kirghizstan sous les Karakhanides], Frunze, 1993, pp. 221-234; Nastič V. N., “Pogrebal'naâ èpigrafika arabskogo pis'ma kak istočnik po srednevekovoj istorii Kirgizii i ũznogo Kazahstana [L'èpigraphe funéraire en écriture arabe comme source sur l'histoire médiévale du Kirghizstan et du Kazakhstan du sud]”, dans : *Istočnikovedenie i tekstologîâ Srednevekovogo Bližnego i Srednego Vostoka* [L'étude des sources et des textes du Proche et du Moyen-Orient], M., 1984, pp. 161-177; Nastič V. N., “K èpigrafičeskoj istorii Balasaguna : (Analiz izdannyh nadpisej i novye nahodki) [Sur l'histoire épigraphique de Balasaghoun (Analyse des inscriptions publiées et des nouvelles inscriptions)]”, dans : *Krasnaâ Rečka i Burana : Materialy i issledovaniâ Kirgizskoj arheologičeskoj èkspedicii* [Krasnaâ Rečka et Bourana : Matériaux et recherches de l'expédition archéologique kirghize], Frunze, 1989, pp. 158-177; et d'autres.
25. Vel'âminov-Zernov V. V., *Issledovanie o Kasimovskih carâh i carevičah* [Études sur les souverains de Kasimov], č.2, SPb., 1864, pp. 162-163.
26. À propos du minaret Cf. : Bernštam A. N., *Arhitekturnye pamâtniki Kirgizii* [Les monuments du Kirghizstan], L., 1950; Pribytkova A. M., “Konstruktivnye osobennosti sredneaziatskih minaretov [Les particularités de la construction des minarets d'Asie centrale]”, *Arhitekturnoe nasledstvo* [Héritage architectural], Vyp.17, M., 1964, pp. 197-202; Nusov V. E., *Arhitektura Kirgizii s drevnejših vremen do naših dnej* [L'architecture du Kirghizstan, de l'Antiquité jusqu'à nos jours], Frunze, 1981 ; Vin-

- nin D. F., “Bašnâ Burana [La tour de Bourana]”, *PamâtnikiKyrgyzstana* [Les monuments du Kirghizstan], Vyp.2, Frunze, 1974, pp. 55-56; Gorâčeva V. D., *Srednevekoveye gorodskie centry i arhitekturnye ansambli Kirgizii*, op. cit., pp. 22-37; et d’autres.
27. Bartol’d V. V., “Očerki istorii Semireč’â [L’histoire de Semiretchie]”, dans : *Sočineniâ* [Œuvres complètes], T.1, č.1, M., 1963, p. 46.
28. Bartol’d V. V., “Dvenadcat’ lekcij po istorii tureckih narodov Srednej Azii [Douze conférences sur l’histoire des peuples turks de l’Asie centrale]”, dans : *Sočineniâ* [Œuvres complètes], T.5, M., 1968, p. 76.
29. Materialy po istorii kirgizov i Kirgizii [Matériaux sur l’histoire des Kirghiz et du Kirghizstan], Vyp.1, L., 1973, p. 31.
30. Gorâčeva V. D., *Srednevekoveye gorodskie centry i arhitekturnye ansambli Kirgizii*, op. cit., pp. 68-75.
31. Bernštam A. N., *Drevnââ Fergana* [Le Ferghana ancien], Tachkent, 1951; Bernštam A. N., “Istoriko-arheologičeskie očerki Central’nogo Tân’-Šanâ i Pamiro-Alaâ [Les récits historiques et archéologiques sur le Tian Chan central et le Pamir-Alay]”, *Materialy i issledovaniâ po arheologii SSSR* [Matériaux et recherches sur l’archéologie de l’URSS], Vyp.26, M.-L., 1952, pp. 253-262.
32. Zadneprovskij Ū. A., qui a étudié pendant plusieurs années les monuments de la région d’Och et d’Ouzgend, a revu, en particulier, les dates et le schéma de développement des villes à partir des IX^e et X^e siècles. Cf. : Zadneprovskij Ū. A., “Arheologičeskie raboty v Užnoj Kirgizii [Les travaux archéologiques au Kirghizstan du sud]”, *Trudy Kyrgyzskoj arheologo-ètnografičeskoj èkspedicii* [Œuvres de l’expédition archéologique et ethnographique kirghize], T.4, M., 1960, pp. 245-248.
33. Bartol’d V. V., “Fergana [Ferghana]”, dans : *Sočineniâ* [Œuvres complètes], T.3, M., 1965, pp. 531-533.
34. Citation d’après Karaev O., *Arabskie i persidskie istočniki XI-XII vekov o kirgizah i Kirgizii* [Les sources arabes et persanes des XI^e-XII^e siècles], Frunze, 1968, pp. 80-82.
35. *Materialy po istorii kirgizov i Kirgizii*, Vyp.1, L., 1973, p. 45.
36. Bartol’d V. V., “Očerki istorii Semireč’â”, dans : *Sočineniâ*, T.2, č.1, M., 1963, p. 38.
37. *Mu’jam al buldân (Slovar’ stran* [Le dictionnaire des pays],) de Yâqût (traduction de O. B. Frolova). Manuscrit, Fonds de manuscrits de l’Académie nationale des sciences de la République de Kirghizstan.
38. Bartol’d V. V., *Turkestan v èpohu mongol’skogo našestviâ* [Le Turkestan à l’époque de l’invasion mongole], č.1, teksty, SPb., 1898, pp. 80-81. Traduit de l’arabe par V. N. Nastič.
39. Bâbur Zâhir ad-Dîn Muhammad, *Bâburnâma* [Les mémoires de Babour], Tachkent, 1958, p. 16; *Miniatûry rukopisi “Bâbur-nâma”* [Les miniatures du manuscrit de “Babour-nâma”], M., 1960, p. 5.
40. Gorâčeva V. D., *Srednevekoveye gorodskie centry i arhitekturnye ansambli Kirgizii*, op. cit., pp. 93-104; Gorâčeva V. D., Nastič V. N., “Èpigrafičeskie pamâtniki Uzgenda XII-XX vv. [Les monuments épigraphiques d’Ouzgend des XII^e-XX^e siècles]”, dans : *Kirgiziâ pri Karahanidah* [Le Kirghizstan sous les Karakhanides], Frunze, 1983, pp. 140-193; Nastič V. N., “Pogrebal’naâ èpigrafika arabskogo pis’ma...”, op. cit., pp. 161-177; Nastič V. N., “Novaâ publikaciâ èpigrafičeskih pamâtnikov Kirgizii [Une nouvelle publication des monuments épigraphiques du Kirghizstan]”, *Èpigrafika Vostoka* [Épigraphie de l’Orient], Vyp.24, M.-L., 1988, pp. 119-122; Nastič V. N., *Srednevekovaâ èpigrafika Fergany i Semireč’â*, Avtoreferat dissertacii kandidata istoričeskih nauk, L., 1990.
41. Ibn al-Afîr écrit qu’ils « habitaient Ouzgend, Balasaghoun, Kachgar et les environs », mais Juvaynî dit qu’à Ouzgend « il y avait la trésorerie de gûrkân ». Cf. : Bartol’d

- V. V., "Fergana", op. cit., p. 53; *Materialy po istorii kirgizov i Kirgizii*, Vyp.1, L., 1973, p. 73.
42. A. N. Bernštam à la suite de E. Kon-Vinner a répété cette attribution (Bernštam A. N., *Arhitekturnye pamâtniki Kirgizii*, op. cit., p. 46).
43. Bartol'd V. V., "Fergana", op. cit., p. 534.
44. Nastič V. N., *Srednevekovaâ èpigrafika Fergany i Semireč'â*, op. cit., p. 13.